

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 27/3 (2000)

DOI: 10.11588/fr.2000.3.61935

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

ouvriers sont nettement sous-représentés – les trois générations successives nées entre 1898 et 1918 révèlent une évolution sensible des mentalités. Même parmi les cadres juristes et scientifiques qui, sous la pression des critères d'adaptation, de sélection et, avec la guerre, d'éradication n'hésitent pas à prouver leur efficacité en participant aux groupes d'intervention (*Einsatzgruppen*) dans les territoires occupés. L'intervention à l'Est (*Osteinsatz*) de plus ou moins longue durée devient d'ailleurs obligatoire pour les candidats aux fonctions de cadres à partir de l'invasion de l'URSS. Période qui marque l'apogée du pouvoir de la SIPO et du SD.

Si, au début du régime, la génération née entre 1900 et 1909 qui a subi le traumatisme de la guerre, de la défaite et de la crise rejoint surtout les formations de la police politique par rejet de l'ordre bourgeois libéral et besoin de sécurité matérielle, ses cadets les préfèrent à la fonction publique, voire aux formations du NSDAP bien que l'adhésion y devienne obligatoire à partir de l'automne 1936 parce qu'ils les jugent plus élitaires, dont plus prestigieuses, et plus modernes. Entreprise à partir de 1937 la déconfessionnalisation se traduit pour ces cadres, de plus en plus alignés sur ou intégrés à la SS par une sortie massive des Églises et la radicalisation raciale. Des instituts »scientifiques« comme celui du Dr. Ritter sur les tziganes, du neurologue Rodenberg pour la lutte contre l'homosexualité et l'avortement ou l'Institut de technique criminelle chargé de développer des moyens efficaces d'extermination des »vies sans valeur« font souvent appel par cooptation à d'anciens condisciples intégrés à la SIPO ou au SD. De là à reprendre (p. 287) la thèse selon laquelle ces scientifiques ne sont pour la plupart pas des idéologues mais plutôt des »technocrates pragmatiques qui trouvaient dans le national-socialisme le cadre idéal à la traduction de leurs convictions« revient à sous-estimer l'interaction de la science telle que conçue sous le nazisme jusqu'à la deshumanisation extrême. De même que l'on s'étonne de voir qualifier la politique d'extermination à l'Est de »démodernisation de la conduite de la guerre« alors qu'il s'agit en fait d'une barbarie de type nouveau alliant les techniques les plus modernes aux massacres sauvages au nom des théories prétendument scientifiques de hiérarchisation des »races«.

Sans méconnaître l'importance des analyses quantitatives et des structures d'un appareil policier complexe, on se sent parfois écrasé par l'accumulation des directives induites par l'évolution de la conjoncture et les rivalités de pouvoirs. Peut-être eut-il fallu un plan accordant moins de place à la politique du personnel et davantage à l'analyse de contenu de sa formation. Mettre davantage en lumière les contradictions entre objectifs et critères proclamés d'une part, dépravation et corruption croissante des hommes censés incarner la »nouvelle élite«, génératrice de la désagrégation de ce qui devait constituer un corps homogène de »protection de l'État«, d'autre part sait gré à l'auteur de rappeler en conclusion que la recherche reste à faire que le sort de ces cadres dont une partie non négligeable a pu s'intégrer et faire carrière facilement dans l'économie, la justice, les services de police criminelle et de renseignements dans la RFA des années 50–60.

Rita THALMANN, Paris

Gerd R. UEBERSCHÄR (Hg.), *Hitlers militärische Elite*. Bd. 1: Von den Anfängen des Regimes bis Kriegsbeginn, Darmstadt (Primus) 1998, XVI–302 S.

L'engagement et l'action de l'élite militaire allemande dans la politique nazie et son soutien à toutes les formes qu'il a pu prendre, ceci malgré l'opposition à Hitler qui a abouti au fiasco du 20 juillet 1944, sont à la base de ce recueil de 32 biographies de généraux, maréchaux ou amiraux qui occupèrent les plus importantes fonctions du haut commandement de la *Wehrmacht* après janvier 1933. Le bel avant-propos de Gerd R. UEBERSCHÄR place cette problématique dans l'optique qu'elle doit recevoir, avec l'objectivité et la rigueur scientifique que permet ou devrait désormais permettre le recul du temps. Il est évident que

sur les 3191 généraux et amiraux que comptait la *Wehrmacht* sans les *Waffen-SS*, une sélection était difficile et ne pouvait prétendre être pleinement satisfaisante. De fait, ce projet s'inscrit dans la série de deux publications de la maison d'édition »Die Braune Elite« et complète leurs études biographiques dans le domaine militaire. Un deuxième ouvrage, consacré aux responsables militaires dont l'essentiel de l'activité, dans les domaines les plus divers, s'est déroulé de 1939 à 1945, viendra compléter cette étude.

Chaque courte biographie – de six à huit pages en général – est accompagnée d'indications bibliographiques et de sources provenant surtout du Bundesarchiv/Militärarchiv de Freiburg. Par la force des choses, on retrouve dans ces bibliographies des références aux mêmes auteurs, il est vrai incontournables. Cette vaste problématique, faut-il le rappeler, a fait l'objet de travaux fondamentaux parmi lesquels celui de Klaus-Jürgen Müller »Armee und Drittes Reich 1933–1939«, publié en 1987, exposait déjà le cœur du problème, tout comme celui d'Andreas Hillgruber »Militarismus am Ende der Weimarer Republik und im Dritten Reich« (1974).

Dès cette époque, et il a fallu un courage indéniable pour avancer une thèse pareille, ces deux auteurs n'ont laissé subsister aucun doute sur la complicité de cette élite militaire traditionnelle au type de guerre d'extermination que Hitler a planifiée et prévue depuis longtemps et qui, selon K.-J. Müller, a scellé la fin de cette même élite militaire (*Armee und Drittes Reich*, p. 44). Peter STEINBACH, dans la conclusion, évoque un des aspects qu'une partie de l'opinion publique allemande – et pas forcément la génération de la guerre – continue de défendre – à savoir l'innocence de la *Wehrmacht* dans la mise en application de cette guerre d'extermination. Sa prudence peut cependant confiner à la réserve quand il écrit que constater est une chose mais qu'expliquer en est une autre. Les biographies présentées dans cet ouvrage y contribuent-elles de manière significative? Encore eut-il fallu ne pas se contenter d'une simple présentation, qui relève aujourd'hui d'une approche quelque peu dépassée. Ainsi, pourquoi ne pas avoir présenté quelques éléments supplémentaires, tels que ceux-ci entre autres qui permettraient au lecteur d'avoir quelques points d'appui?

On note par exemple que tous ces hauts chefs militaires sont nés entre 1875 et 1899, le plus âgé étant von Runstedt en 1875, le plus jeune est Ernst Jeschonneck suivis en 1876 par Raeder et von Leeb. La majorité d'entre eux est née entre 1878 et 1890. On trouve parmi les personnalités étudiées 13 maréchaux dont trois aviateurs, 1 médecin général, 3 amiraux, 1 général d'armée de la *Waffen-SS* (Paul Haussner).

Et puis, le sort de plusieurs d'entre eux, et non des moindres, méritait sans doute d'étayer la conclusion: qu'on en juge, Werner von Fritsch, commandant le 12^e Rgt. Artillerie, 12^e Div. Inf. est tué devant Varsovie par éclat d'obus le 22 septembre 1939, sans nul doute le premier, sinon le seul, à connaître cette fin au combat. Le Generalfeldmarschall Fedor von Bock, pour sa part, a été tué dans sa voiture le 3 mai 1945 en se rendant à Hambourg – avec sa femme et sa fille – mais pour se mettre à la disposition de Dönitz qui formait un nouveau gouvernement ... Ernst Udet et Jeschonnek se sont suicidés, respectivement en 1941 et 1943, par dépit, Johannes Blaskowitz, lui, s'est suicidé en 1948, lors du procès de l'OKW à Nuremberg ...

Et tous ceux, cités dans ce recueil, qui furent exécutés ou qui purent se suicider comme Ludwig Beck après l'attentat contre Hitler; Günther von Kluge, Canaris, Karl-Heinrich von Stülpnagel, déjà aveugle après une tentative de suicide près de Verdun, von Witzleben, pendu à un crochet de boucher avec 7 autres conspirateurs sur ordre exprès de Hitler, même Friedrich Fromm qui crut pouvoir échapper aux soupçons du *Führer* en faisant exécuter en toute hâte Stauffenberg, Merz von Quirnheim, Olbricht, von Haeften et qui, avant d'être arrêté lui-même, lança un triple »Sieg Heil« et voulut rencontrer Goebbels ... Peter Steinbach a pleinement raison d'écrire que l'on se trouve confronté, finalement, à des chefs militaires qui jusqu'à la fin de la guerre sont restés sous un drapeau orné de la croix gammée.

Marcel SPIVAK, Les Lilas